

Essai

Number 95, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2004). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (95), 47–63.



Audre Lorde
SISTER OUTSIDER
ESSAIS ET PROPOS
D'AUDRE LORDE
 Trad. de l'américain
 par Magali C. Calise,
 Grazia Gonik, Marième
 Hélié-Lucas et Hélène Pour
 Trois, Laval/Mamamélis,
 Lausanne, 2003,
 212 p. ; 30 \$

Audre Lorde (1934-1992) est l'auteure d'une dizaine de recueils de poésie et presque autant de prose dont le *Journal du cancer*, récipiendaire du Prix du livre de l'American Library Association Gay Caucus en 1981. Souvent honorée, Audre Lorde fut selon certains, et même peut-être selon elle-même, une caution pour l'Amérique. « Je suis Noire, lesbienne, féministe, guerrière, poète, mère... » : c'est par ces mots qu'Audre Lorde entamait la plupart de ses conférences, dit-on, comme pour couper court à toute tentative de récupération.

Son œuvre est indissociable de ses combats, qu'il s'agisse de sa lutte contre le racisme, contre le sexisme, contre la pauvreté... Femme en colère, Audre Lorde ne fit jamais que s'insurger contre des fardeaux d'un autre âge qui avaient pourtant si profondément marqué sa vie mais en s'efforçant de toujours retirer quelque chose de positif de son courroux. « Ma réponse au racisme est la colère. J'ai vécu avec cette colère, en l'ignorant, en m'en nourrissant, en apprenant à m'en servir avant qu'elle ne détruise mes idéaux, et ce, la plus grande partie de ma vie. Autrefois, je faisais tout cela en silence, effrayée par le

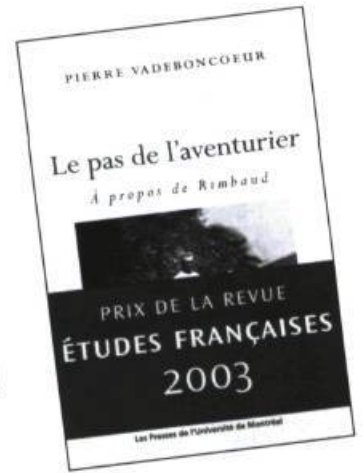
pois d'un tel fardeau. Ma peur de la colère ne m'a rien appris. Votre peur de cette colère ne vous apprendra rien, à vous non plus. »

La publication en un volume coédité par deux maisons d'édition, suisse et québécoise, de ces « essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme et le sexisme », a le grand mérite de faire connaître Audre Lorde et, comme il est précisé dans les remerciements, de la faire voyager dans toute la francophonie.

Armelle Datin

Pierre Vadeboncoeur
LE PAS DE L'AVENTURIER
À PROPOS DE RIMBAUD
 Presses de l'Université
 de Montréal, Montréal,
 2003, 111 p. ; 14,95 \$

La rupture d'Arthur Rimbaud avec la poésie est pour les essayistes un sujet en or, une véritable manne, parce qu'elle fait appel à l'interprétation libre, ainsi qu'à une part non négligeable de témérité intellectuelle. Bien des écrivains s'y sont penchés depuis plus d'un siècle, de Paul Claudel à Henry Miller, sans compter Stefan Zweig, Jacques Rivière, Yves Bonnefoy ou, plus près de nous, Gilles Marcotte. Tenter de saisir la signification de cette apostasie littéraire, c'est étudier une asymétrie, un miroir brisé entre le poète et l'aventurier. À cette fin, Pierre Vadeboncoeur consigne ses réflexions sans se bercer d'illusions : ce rejet de la littérature n'a peut-être pas la signification, ni même autant de sens, qu'on a bien



voulu y voir. Inutile, donc, de chercher la clef de l'énigme ; le lecteur doit s'en remettre à ses intuitions. Dans *Le pas de l'aventurier*, l'auteur fait « comparaître » un Rimbaud résolu à ne plus s'occuper de « ça » (la littérature). Le déni de la poésie au profit de la réalité vraie et de l'action découlerait peut-être d'une indépendance iconoclaste, dont Pierre Vadeboncoeur retrace quelques signes avant-coureurs dans les poèmes de l'adolescent. Aidé d'une prose limpide et resserrée, l'essayiste replace Rimbaud au cœur d'une « littérature impatiente et pressée d'en finir », où bon nombre d'écrivains, de Mallarmé à Valéry, mirent en scène la fin de la littérature, du romantisme, de l'éloquence. Renonçant à une activité qu'il a finalement jugée trompeuse, Rimbaud a montré que les mots sont condamnés à surnager et a dédaigné la littérature comme contrefaçon, inertie, lest entravant. À la différence de Verlaine, qui n'a cessé de manifester « la vérité du sentiment », Rimbaud a fait surgir une réalité disjointe au moyen d'une poésie renfermant une sécheresse, un vide, voire une inhumanité qui l'apparentent davantage à Bonaparte ou à Nietzsche qu'aux figures majeures du trésor poétique universel, ce qui est l'occasion pour Pierre

Vadeboncoeur de rassembler une série de contre-exemples – d'une pertinence discutable – en citant tour à tour Miron, Aragon, Keats, Shakespeare ou Ronsard. *Le pas de l'aventurier* est une invitation à relire Rimbaud à rebours de son rejet de l'art, sachant que « [q]uelque chose de capital se fraye là un chemin envers et contre la littérature ».

Patrick Bergeron

Faucher de Saint-Maurice
DE QUÉBEC À MEXICO
 Trois-Pistoles,
 Trois-Pistoles, 2004,
 489 p. ; 24,95 \$

Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice fut l'un des écrivains québécois les plus prolifiques du XIX^e siècle. En 1864, avide de gloire militaire, il se rend au Mexique pour servir comme officier dans l'armée du corps expéditionnaire français de l'empereur Maximilien. Blessé, fait prisonnier puis échangé, il revient finalement au pays en 1866. Il publie alors le récit de ses aventures dans la *Revue canadienne* (1866-1867), récit qu'il réédite en deux volumes en 1874, puis en 1875 (édition abrégée), 1878, 1880 et 1881. La collection « La Saberdache » des éditions Trois-Pistoles, conformément à sa mission de « donner à lire les textes importants du patrimoine



québécois », réédite ce récit dont John Hare disait, en 1964, qu'il « est un des mieux réussis et des plus intéressants de toute la littérature de voyage au Canada français ». Il faut dire que Faucher de Saint-Maurice est l'un des premiers Canadiens à proposer sa vision du Mexique de l'époque. Mais surtout, son récit de voyage a ceci de particulier qu'il n'est pas entrepris dans un but scientifique, apostolique ou touristique, mais correspond plutôt à un projet de nature « autobiographique ». À l'instar des récits de voyage romantiques français de l'époque, on y trouve en effet juxtaposés deux types de discours, l'un obéissant à la démarche du chroniqueur ou du « reporter » qui observe et décrit le pays parcouru pour informer le lecteur, l'autre relevant de l'écriture intimiste. À la limite, détourné de son objet référentiel, c'est-à-dire le Mexique, le récit devient à maintes reprises pour Faucher de Saint-Maurice l'occasion de se mettre en valeur (réceptions mondaines, exploits militaires, etc.) et de faire l'étalage de son érudition, de ses nombreuses connaissances livresques, voire de ses états d'âme. À défaut de pouvoir s'adonner à des genres intimistes souvent jugés futiles ou suspects par la critique moraliste québécoise du XIX^e siècle, Faucher de Saint-Maurice semble donc avoir été tenté d'y parvenir autrement, notamment en faisant de ses souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac un lieu d'incubation et d'expérimentation de l'es-

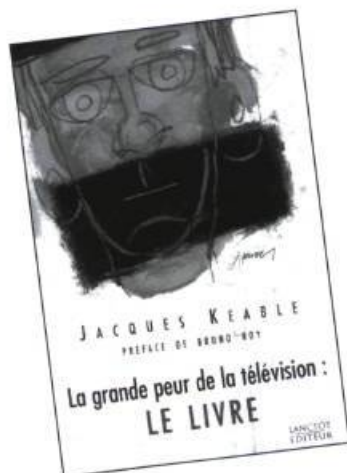
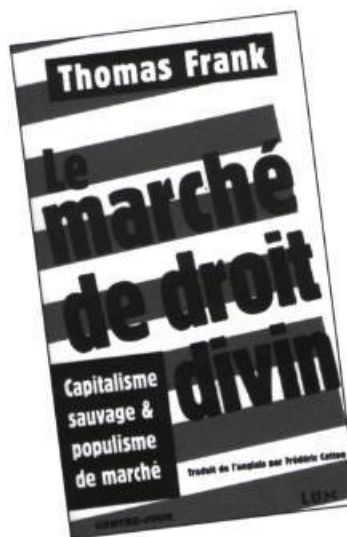
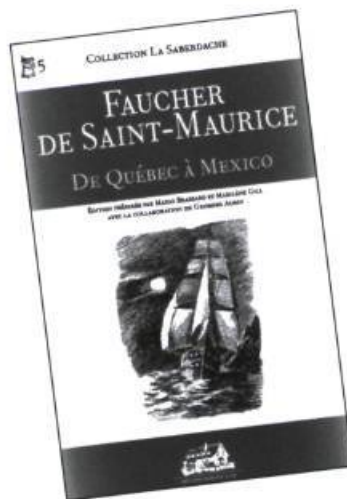
thétique intimiste. À ce titre, son récit aura constitué le foyer inattendu d'une certaine modernité.

Pierre Rajotte

Thomas Frank
LE MARCHÉ
DE DROIT DIVIN
CAPITALISME SAUVAGE &
POPULISME DE MARCHÉ
Trad. de l'anglais
par Frédéric Cotton
Lux, Montréal, 2003,
498 p. ; 27,95 \$

Bien peu d'entre nous n'ont pas été enivrés par la vague haussière des marchés financiers de la décennie 1990. Poussés par cette croissance régulière et imprévue, nombre de citoyens ont investi leur capital qui s'est apprécié de manière substantielle et se sont mis à rêver d'une retraite hâtive, dans les lieux les plus exotiques. Soutenant à fond cette explosion vécue comme une nouvelle ère, les médias ont rivalisé d'histoires, à attiser l'envie, d'entrepreneurs, et même de citoyens ordinaires, devenus subitement indépendants de fortune grâce à leur investissement en haute technologie, qui dans une compagnie Internet, qui dans une jeune entreprise biopharmaceutique.

Écrit tout juste après la spectaculaire débâcle des marchés boursiers, en 2000, le livre de Thomas Frank, un journaliste américain et collaborateur au *Monde diplomatique*, dénonce vertement ce qu'il nomme le « populisme de marché », ce dogme quasi religieux mettant en symbiose l'économie de



maints secteurs économiques et autres « plébiscites planétaires » pro-marché sont ainsi présentés comme autant d'actions au service du bien-être collectif.

Or, bien au contraire, insiste l'auteur, cette idéologie renforce l'iniquité de la répartition des richesses, « la destruction du contrat social élaboré au milieu du siècle, la fameuse République de la classe moyenne ». C'est plutôt à travers le *contrôle* des marchés que se sont développées la prospérité et la démocratie, et non l'inverse. D'où l'impérieuse nécessité de contrer avec force cette idéologie, actuellement dominante, qui détruit le véritable progrès, soit celui qui profite au plus grand nombre.

Ivan Cliche

Jacques Keable
LA GRANDE PEUR DE LA
TÉLÉVISION : LE LIVRE
Lanctôt, Montréal, 2004,
158 p. ; 16,95 \$

Le pamphlet de Jacques Keable part d'un constat désolant : on ne produit plus d'émissions littéraires à la télévision au Québec. Pourtant, les Québécois aiment les livres, la moitié d'entre eux lisent régulièrement ; les bibliothèques sont fréquentées et on parle encore des livres à la radio d'État. Pour expliquer cette absence de l'actualité littéraire à la télévision, l'auteur invoque la paresse intellectuelle, le goût du spectaculaire et de la cote d'écoute chez quelques décideurs des grands réseaux, qui veulent « du visuel » et fuient l'apparente austérité des idées. Mais l'essayiste va plus loin : la télévision montréalaise procéderait à une forme implicite de censure envers le livre, pris globalement comme un document subversif.

marché et la démocratie. Les deux concepts, selon les idéologues néo-conservateurs, ne feraient qu'un, si bien que combattre le marché, c'est lutter contre l'expression d'une démocratie « réelle », « naturelle », touchant de manière égalitaire tous les citoyens. Les privatisations, les déréglementations de

Cet ouvrage fournit des arguments étayés et un état de la question qui forcent la réflexion. La manière d'aborder le livre, le film, la musique à la télévision reste trop souvent liée à la célébration de quelques stars souvent flamboyantes. Si on prend l'exemple des films, il est vrai que la télévision québécoise joue le jeu de la facilité lorsqu'elle aborde le cinéma uniquement sous l'angle des nouveautés, mettant en vedette des célébrités, se plaçant servilement à la remorque de ceux qui ont les moyens de créer l'événement par des campagnes de publicité. En revanche, les conclusions de Jacques Keable à propos d'une censure tacite de la part des médias restent plus discutables. Ne s'agirait-il pas simplement d'ignorance, d'indifférence, de manque de culture de la part de ceux qui sont censés véhiculer l'information ?

Cet essai devrait inciter le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications du Canada (CRTC) à forcer les télédiffuseurs à augmenter sensiblement leur portion d'émissions culturelles et littéraires.

Et si la télévision privée se mettait à parler de livres ? Qui commanderait ces émissions ? De quel type d'ouvrages y traiterait-on ?

Yves Laberge

Guy Dupré
DIS-MOI QUI TU HANTES
Du Rocher, Monaco, 2003,
546 p. ; 35,25 \$

François Nourissier, dans *Le Figaro Magazine*, a dit de Guy Dupré qu'il est « prisonnier d'une thématique obsessionnelle ». Voilà le type de hantise dont il est question dans ce livre. Déjà *Les fiancées sont froides*, le premier roman de Guy Dupré publié



en 1955, prenait fin en évoquant « la hantise de ce qui brise et lie les cœurs dans le temps ». Écrivain hanteur d'écrivains, tels Barrès, Apollinaire, Dorgelès, Bernanos, Green, Mandiargues ou Abellio, Dupré revisite les étapes du long conflit d'un demi-siècle qui opposa les Français aux Français, « la guerre franco-française, commencée avec la dégradation du capitaine Dreyfus

pour finir avec la fusillade du colonel Bastien-Thiry », ce partisan de l'Algérie française qui perpétra contre de Gaulle l'attentat du Petit-Clamart en 1962.

Dis-moi qui tu hantes est une anthologie d'articles parus depuis quelque cinquante ans dans différents périodiques, tels *Combat*, où Guy Dupré avait libre tribune, ou *La Parisienne*, où il œuvrait à titre de journaliste littéraire. L'intérêt marqué de l'auteur pour les « écrivains soldats », des lieutenants Psichari et Alain-Fournier au Ernst Jünger « casqué d'acier », est le fil conducteur des deux premières sections du livre, « Douze ans en 40 » et « Cendres chaudes ». Aux coulisses de la Grande Guerre, scrutées à la loupe, s'ajoutent d'autres hantises majeures, telles que ce livre nous permet d'en juger : l'histoire des sociétés secrètes,

dont la franc-maçonnerie serait la plaque tournante, ou encore les héritages conjoints du romantisme allemand et du surréalisme français. La troisième section, « Ondes porteuses », dénote une perspective élargie : on y commente un échantillon varié d'auteurs, qui va de Marguerite Yourcenar à Annie Le Brun, sans compter Edmond-Henri Crisinel et Léon Daudet (« Un Rabelais au vitriol », sur *Les Morticoles* et *Le Voyage de Shakespeare*) – ces deux dernières recensions comptant, avec « Nationalisme notre mémoire », « La feu France » et « No woman's land » (sur Jünger) parmi les plus belles pages du recueil.

Sous le visage de Dupré, l'auteur, transparait constamment celui du lecteur, qui cite, paraphrase, aligne les références inter- et extra-textuelles. On y goûte une prose d'une tendresse froide, d'un style « oratoire et scellé ».

Patrick Bergeron

Le printemps 2004 des Éditions de la Huit

Un rôle inconnu

Côme Lachapelle

Un rôle inconnu Nouvelles 260 p., 19 \$

Le temps d'un roman

Jean-Louis Tremblay

Le temps d'un roman Récit 112 p., 19 \$

Les mots à découvrir

Jean-Noël Pontbriand

Les mots à découvrir Essai 240 p., 19 \$

Les Éditions de la Huit

www.carpediem.qc.ca/lahuit
Distribution Univers : 1-800-859-7474

Sarga Moussa
LE VOYAGE EN ÉGYPTÉ
ANTHOLOGIE DE
VOYAGEURS EUROPÉENS,
DE BONAPARTE À
L'OCCUPATION ANGLAISE
Robert Laffont, Paris,
2004, 1066 p. ; 59,95 \$

Un autre pays, l'Égypte, s'ajoute à la série d'anthologies d'écrits de voyage publiées chez les éditions Robert Laffont. Après l'Orient, l'Italie, la Russie, l'Asie centrale, la Chine, la Polynésie, la France, la Suisse, la Grande-Bretagne, l'Afrique, la Scandinavie, le Japon, la Grèce, l'Inde, etc., cette nouvelle anthologie de la collection « Bouquins » regroupe les textes de voyageuses et de voyageurs européens (Français, Anglais, Allemands, Belges, Suisses) qui ont par-



couru le pays des pharaons depuis l'époque de l'expédition de Bonaparte jusqu'à celle de l'occupation anglaise au début du XX^e siècle. L'ouvrage est divisé en trois grandes parties : « Itinéraires », « Rencontres » et « Modernité ». Dans la première partie, les extraits de récits de voyage choisis rappellent les itinéraires le plus souvent parcourus par les voyageurs, d'Alexandrie jusqu'au Caire, du voyage dans la vallée du Nil jusqu'en Nubie, et les nombreux sites touristiques incontournables comme les mosquées, les pyramides, les bazars, les temples de Philae, de Karnak et d'Abou-Simbel. Pour ceux qui se rendent jusqu'en Palestine, s'imposent l'excursion au Sinaï, la visite au monastère Sainte-Catherine et l'ascension du mont Moïse. « Après l'Égypte pharaonique, c'est une Égypte biblique qui apparaît ici, tout empreinte de souvenirs de l'Ancien Testament. » La seconde partie réunit des textes de voyageurs qui décrivent les différents groupes ethniques qu'ils rencontrent, leurs mœurs, leurs rites et leurs croyances religieuses. Les harems, accessibles aux femmes seulement, retiennent particulièrement l'attention des voyageuses, qui ne manquent pas de tirer profit de cet avantage. Enfin, la dernière partie propose divers témoignages sur l'Égypte moderne, sur ses mutations historiques et le « lent et difficile renouvellement de ses traditions » à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Après les réformes à l'européenne du vice-roi Méhémet-Ali puis l'inauguration du canal de

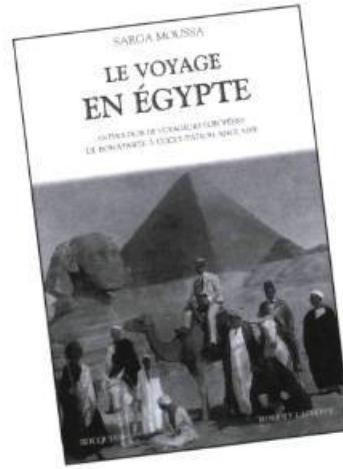
Suez en 1869, quelques voyageurs se réjouissent du « rapprochement merveilleux entre l'Orient et l'Occident », mais la plupart, comme Pierre Loti, Blanche Lee Childe, Théophile Gautier, Émile Minnaert, etc., déplorent plutôt la fin de l'Orient authentique, l'europanisation de l'Égypte, envahie par des hordes de touristes, ou encore dénoncent l'occupation du pays par l'Angleterre, surtout à des fins économiques. Dans cette anthologie, coexistent donc la peinture pittoresque d'une Égypte « muséalisée », morte depuis près de 2000 ans, et la représentation d'une Égypte vivante qui accède peu à peu à la modernité.

Pierre Rajotte

Colette Beauchamp
DU QUÉBEC À KABOUL
LETTRES
À UNE FEMME AFGHANE
Écosociété, Montréal,
2003, 328 p. ; 30 \$

Une Québécoise écrit à une femme afghane, Shoukria. Elle lui livre ses impressions intimes de même que sa perception de la complexité politique entourant la situation afghane, les interventions américaines à l'échelle planétaire, le conflit palestinien et la situation de la femme dans le monde.

Très bien documentées, les lettres de Colette Beauchamp évitent le piège de l'émotivité qu'on aurait pu craindre dans une telle thématique. Avec ses nombreuses lettres, qui reposent sur un important travail de recherche, le livre se situe à mi-chemin entre l'analyse journalistique



teure d'avoir à se prononcer catégoriquement sur la question de l'Islam. On sent chez elle une certaine retenue, un désir de ménager l'Islam comme s'il lui fallait faire une concession à la rectitude politique.

Ces lettres sensibles, intelligentes, souvent tragiques tout en étant vibrantes de vérité escamotent toutefois la question la plus importante. Si elle accuse les islamistes fondamentalistes, Colette Beauchamp vise les hommes et non la religion qui, en Afghanistan comme dans de trop nombreux pays musulmans, a permis, encouragé et même valorisé la misogynie que l'auteure dénonce. Le livre demeure intéressant, mais n'ose pas aller jusqu'où, logiquement, il devrait aller.

Yves Potvin

Textes rassemblés
par Marie Gagnon
DE MÉMOIRE VIVE
Lancôt, Montréal, 2003,
440 p. ; 24,95 \$

Sous un titre qui pourrait paraître romanesque, ce livre volumineux réunit des textes sur divers aspects du syndicalisme québécois depuis la Révolution tranquille. Une quarantaine d'auteurs témoignent de ces années de syndicalisme militant qui ont grandement influencé le Québec contemporain. Un travail laborieux qui en recense les principaux enjeux à travers l'activité de la Centrale des syndicats du Québec. Ces textes, rassemblés par Marie Gagnon qui en signe elle-même quelques-uns, jettent un regard engagé sur une action ouvrière dont les résultats nous paraissent parfois aller de soi, alors qu'ils sont le fruit d'une lutte incessante au cours des dernières décennies. Ce livre a sûrement sa raison d'être

et la création littéraire. Dans la partie analytique, l'auteure jette un regard lucide sur le rôle de l'Amérique dans le drame afghan. Mais ses propos d'un féminisme militant réduisent parfois la problématique afghane à une question de rapports hommes-femmes. C'est là que les choses se gâtent, car blâmer les hommes, les islamistes fondamentalistes, les Talibans, ou les États-Unis évite à l'a-

aujourd'hui où le gouvernement semble vouloir remettre en question certains fondements de l'organisation syndicale. Il servira de repère au lecteur curieux qui voudra prendre la mesure du chemin parcouru et envisager les voies de l'avenir.

Jean-Claude Dussault

Rubén Martinez
LA FRONTERA
L'ODYSSÉE D'UNE FAMILLE
MEXICAINE
Trad. de l'anglais
par Marina Boraso
Albin Michel, Paris, 2004,
359 p. ; 34,95 \$

Les connaisseurs de l'actualité américaine entendent régulièrement parler de la rage de nombreux Mexicains décidés à passer, à tout prix, la frontière séparant le Mexique des États-Unis, question de fuir une pauvreté endémique qui leur apparaît implacable dans leur pays.

Bien moins connus sont les détails entourant cette aventure humaine que constitue pour chaque immigrant le saut vers le rêve américain. Prenant prétexte d'un accident de la route ayant coûté la vie à trois membres d'une même famille après qu'ils eurent franchi la frontière, l'auteur dévoile, dans une fresque riche en détails, les motivations qui poussent des milliers de Mexicains, et autres Latino-Américains, à tenter leur chance chez le voisin du nord.

Le récit est d'autant plus captivant que l'auteur suit, sur une longue période, la trajectoire d'une famille et de son voisinage, pour qui le grand projet de vie est de traverser cette fameuse frontière, qui est, pour eux, plus qu'une simple démarcation physique : c'est un tremplin vers un monde imaginé salvateur, même si celui-ci

signifie des emplois mal rémunérés au service d'Américains bien nantis et des conditions de travail peu enviables.

Le propos insiste beaucoup sur les trésors d'imagination déployés par les migrants pour franchir la *frontera*, à l'insu de la redoutable Border Patrol. « [...] la bataille qui se livre ici a toutes les composantes d'une guerre larvée entre deux belligérants, l'un muni d'un matériel de surveillance hyper-sophistiqué, l'autre ne possédant que l'ingéniosité qu'inspirent la misère et le désir. »

Étude de terrain d'un mouvement migratoire de grande envergure, ce livre est aussi un témoignage permettant de comprendre, de l'intérieur, les motifs de déplacements similaires, par exemple entre l'Afrique du Nord et l'Europe. À ce titre, il apporte une contribution majeure à un des phénomènes les plus marquants de notre temps.

Yvan Cliche

Pierre Thibeault
D'UN ICI À L'AUTRE
Leméac, Montréal, 2003,
127 p. ; 14,95 \$

Après les ouvrages de écrivains Christiane Duchesne, Naïm Kattan, Sylvie Massicotte, Hugues Corriveau (pour n'en nommer que quelques-uns), la collection « Ici l'ailleurs » s'enrichit d'une nouvelle publication, *D'un ici à l'autre* de Pierre Thibeault. Ayant vécu à Paris pendant quatorze ans, le Montréalais d'origine est bien placé pour parler de l'influence qu'a exercée sur son parcours individuel le pays étranger.

Loin d'être perturbé, l'enfant de sept ans qui arrive à Paris cesse rapidement



d'associer « l'ailleurs » à une ville : « l'ailleurs », c'est son univers intérieur, son imaginaire, la découverte de Rimbaud, de Montaigne et, plus tard, des Sex Pistols. « C'est toujours notre ailleurs qu'on balade dans tous les 'ici' de la terre et que les rencontres viennent nourrir », conclut-il.

Le premier jour à l'école, devant les enfants qui utilisent des mots dont la signification lui échappe (« covebois » pour « cowboys » par exemple), les souvenirs de sa mère, l'amitié de Youssef et de Rachida qui, en dépit de leur pauvreté, de la résignation et des errances de leurs propres enfants, entretiennent des rapports chaleureux avec le jeune punk inspirent à l'auteur de très belles pages. Ainsi que la révolte ressentie devant le racisme montant. Pourtant, le tout a un petit air de déjà lu : la colère envers le monde et son hypocrisie n'est-elle pas le propre de l'adolescence ? Même si elle se définit ou se manifeste différemment d'une personne à une autre, son caractère reste reconnaissable. Aussi, le sentiment qu'on « ne vient de nulle part » n'étonne plus, à une époque où le phénomène de l'émigration a pris tant d'ampleur.

L'essai aurait gagné à être davantage travaillé : certaines répétitions, bien qu'inten-

tionnelles, brisent le rythme de la lecture ; les expressions déjà entendues (comme « Je ne suis pas pessimiste. Plutôt un optimiste lucide. ») sonnent faux et n'apportent rien à ce court ouvrage. Lequel, malgré ces quelques notes discordantes, n'est pas dépourvu de charme.

Radmila Zivkovic

Carol Adrienne
QUAND LA VIE CHANGE
OU QUE VOUS AIMERIEZ
QU'ELLE CHANGE
Trad. de l'anglais
par Annie J. Olivier
Du Roseau, Montréal,
2003, 395 p. ; 24,95 \$

Pour ceux que la vie épargne, le livre de Carol Adrienne pourrait bien n'être qu'une énième litanie de lieux communs sur le développement personnel, sur la manière de changer sa vie ou de vouloir la voir plus rose. Pour les autres, cet ouvrage « très tendance » pourrait s'avérer salutaire car, lieux communs ou pas, les conseils prodigués sont certes frappés au coin du bon sens mais n'est-ce pas précisément ce qui nous manque, le bon sens, quand tout ne tourne plus très rond ? Les principes énoncés dans *Quand la vie change*, s'ils apaisent les craintes, incitent surtout le lecteur à ne pas se laisser enfermer dans l'attentisme et à passer à l'action. Truffé de témoignages, d'anecdotes et de citations, et doté d'un index fort bien structuré qui renvoie à la situation à laquelle vous pourriez être confronté, ce pavé ne se résume pas.

Tout n'est peut-être pas à prendre au pied de la lettre, cela va de soi, et vous n'êtes pas même obligé de croire en la numérologie. Mais l'optimisme est de rigueur !

Armelle Datin

Présentées par
Ahmadou Kourouma
PAROLES DE GRIOTS
Albin Michel, Paris, 2003,
53 p. ; 16,95 \$

En Afrique de l'Ouest, au cœur de la société malinkée, les griots de sang – ceux qui font profession de poésie et de musique traditionnelles – forment une caste, un véritable groupe spécialisé dans l'art de la transmission des récits structurant la communauté. Ainsi que le dit le grand Hampaté Bâ (d'ailleurs cité par *Le Robert*) : « La coutume veut que le noble parle très peu et que son griot parle à sa place ». De quoi donner à réfléchir sur la dimension de répétition et de ventriloquie faisant que la parole est toujours parole de l'autre ou mieux, que parler les légendes et les mythes revient toujours à inscrire l'histoire et le symbolique par une voix venant en lieu et place de celui qui ne parle pas. De sorte que les paroles de griots proposées dans ce petit ouvrage peuvent s'entendre comme les échos d'une vérité passant par les nouages du lien social. Accompagnées des photographies des émouvantes sculptures d'Ousmane Sow – lesquelles donnent à voir les traits sveltes des griots –, ces paroles prennent ici un éclat scopique, les voix prenant alors chair par notre lecture certes, mais également par notre regard.

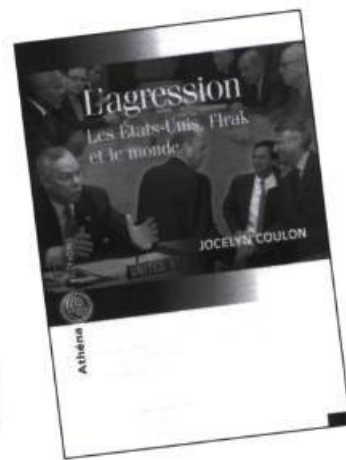
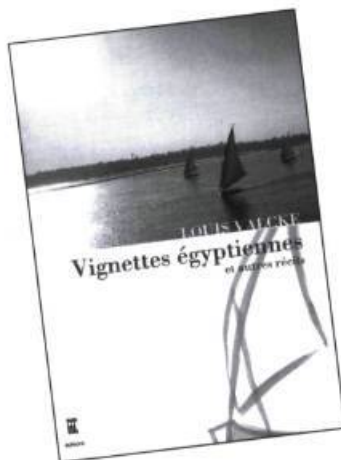
Malheureusement, les paroles luxuriantes ici compilées ne sont pas que celles de la tradition et pas que celles issues de l'empire malinké. Car voilà une institution menacée entre autres

par le fait qu'elle n'offre plus la formation adéquate (laquelle, selon Ahmadou Kourouma, devrait inclure un programme spécial à l'institut des arts d'Abidjan où seraient enseignés la musique, le conte, la communication, la rhétorique et l'histoire des Mandingues). Reste qu'on lira ici d'émouvantes écritures nous venant aussi bien de l'ex-Zaïre, de Côte-d'Ivoire, d'Afrique du Sud que de Guinée, du Sénégal, du Mali ou du Burkina Faso. Et je ne résiste pas au plaisir de citer cette parole du pays yoruba : « Quiconque rencontre la beauté et ne la regarde pas sera bientôt pauvre ». Comment l'entendent nos oreilles hyper capitalisées, le plus souvent absentes à l'idée même d'humanité ? La tâche du griot, plus que jamais essentielle, consiste peut-être à interroger ce que possède en propre l'homme : « Je te demande, petiotte créature humaine, Qu'est-ce qui est à toi ici-bas ? » La réponse de Rokia Traoré est sans équivoque : le monde n'est pas à l'homme.

Michel Peterson

Louis Valcke
**VIGNETTES ÉGYPTIENNES
ET AUTRES RÉCITS**
G.G.C., Sherbrooke, 2003,
217 p. ; 17,95 \$

Après *Un pèlerin en vélo, Récit hybride d'un voyage à Saint-Jacques-de-Compostelle* (1997), Louis Valcke réunit, dans son plus récent recueil, des écrits de voyages d'un genre bien différent : l'ascension nocturne du mont Sinaï dans le pays de Madian ; la traversée



du golfe de Gascogne sur le Belem, le dernier trois-mâts authentique de la marine française ; la navigation en cargo de « Halifax à New York en passant par Tampico » ; la traversée mouvementée en transat de l'Atlantique vers l'Europe, avec escale aux Açores ; et enfin la visite guidée de certains attraits touristiques d'Égypte, depuis le Caire, ville moderne et surpeuplée jusqu'aux temples silencieux de Philae, joyaux de l'ancienne Égypte situés sur l'île d'Agikia.

Pour différents qu'ils soient, ces voyages ont cependant tous un point en commun. Comme le dit Louis Valcke, « l'imagination et le rêve sont les premiers ingrédients de tout voyage ». C'est particulièrement le cas lorsque les lieux visités comportent un signifié « culturel » très prégnant dans l'esprit du voyageur. La dimension mythique et la profondeur historique de l'Égypte, par exemple, créent inévitablement un hiatus entre ce qu'elle est et ce qu'elle représente. L'espace réel parcouru n'est plus alors que le prétexte d'un espace passé à reconstituer. L'auteur avoue lui-même que « ce n'est pas, ou si peu, l'Égypte d'aujourd'hui que nous visitons, mais une Égypte du passé, morte depuis près de 2000 ans ». De même, en parcourant la terre sacrée du Sinaï, le voyageur admet qu'il

faut « être capable de rêver pour reconnaître, sur simple convergence de leur description, les sites bibliques et les lieux que nous allons traverser ». Dans ce contexte, le voyage provoque des réactions très variables chez le voyageur. Tantôt il engendre l'étonnement et l'admiration, tantôt la désillusion et la critique, notamment à l'égard du tourisme et de ses petites « arnaques ». La visite trop rapide de certains sites, l'absence de « vrai contact » avec les Égyptiens, la nourriture occidentalisée (« Pas même une cuillerée de couscous : en pays arabe, faut le faire »), etc. ne compromettent toutefois pas le plaisir que le voyageur éprouve à réaliser ses rêves et à les partager avec le lecteur.

Pierre Rajotte

Jocelyn Coulon
**L'AGRESSION
LES ÉTATS-UNIS,
L'IRAK ET LE MONDE**
Athéna, Outremont, 2004,
274 p. ; 21,95 \$

En envahissant l'Irak en mars 2003, les États-Unis ont commis une triple agression, soutient Jocelyn Coulon, dans son dernier ouvrage qui décrit rigoureusement tous les facteurs ayant mené à cette guerre éclair.

Une agression contre l'Irak, dont on ne pleurera pas,

souligne l'auteur, la destitution du leader, Saddam Hussein. Mais aussi, et surtout, une agression contre les alliés qui s'opposaient à cette entreprise, au premier chef la France, mais aussi l'Allemagne, qui ont dû subir quolibets, intimidations et insultes des Américains. Et, enfin, agression contre l'Organisation des Nations Unies (ONU), bafouée par une administration Bush l'ayant éconduite dès qu'elle a compris que ses propositions de résolutions légitimant la guerre ne passeraient pas la rampe du Conseil de sécurité, organe décisionnel suprême.

Dans un monde où les pays sont de plus en plus interdépendants, voilà une attitude très dangereuse, déplore cet auteur passionné des enjeux internationaux de sécurité, qui a pu suivre le fil des événements grâce à son engagement à RDI. Jocelyn Coulon démontre, en détail, comment le 11 septembre a scellé le sort de l'Irak aux yeux de l'administration américaine.

Tous les débats autour des inspections et de la présence avérée ou non d'armes de destruction massive n'avaient au fond plus de pertinence tellement les néo-conservateurs entourant Bush entretenaient une idée fixe : se débarrasser de Saddam, même au prix d'exagérer indûment, voire de mentir sur le danger qu'il représente. Et cela, en n'hésitant pas à engager l'hyperpuissance américaine et son allié britannique dans une partie de bras de fer les isolant du reste du monde.

S'appuyant sur les résolutions de l'ONU ainsi que sur des considérations politiques, l'auteur en conclut que cette guerre n'avait ni légalité en regard du droit international ni légitimité

quant à son caractère juste et raisonnable.

« S'il est une leçon à tirer de la crise irakienne, c'est que son histoire ne doit pas être écrite seulement par des individus comme Bush et Blair », termine l'auteur, dans un récit bien écrit que les passionnés de politique internationale liront d'un seul trait.

Yvan Cliche

Jean Royer
LA MAIN NUE
Québec Amérique,
Montréal, 2003,
121 p. ; 19,95 \$

« L'acte de création part souvent d'une identité blessée dans l'enfance. » S'il fallait résumer l'ouvrage de Jean Royer en une phrase, c'est celle-là qu'il faudrait choisir car elle énonce le thème central du récit. Jean Royer est né sans main droite. La main nue, c'est celle qui lui reste, celle qui écrit. À travers une série de courts chapitres, l'écrivain réfléchit sur sa venue à l'écriture, sur la manière dont il s'est construit à partir des mots, compensant en quelque sorte l'absence de sa main droite par une redécouverte de son intégrité corporelle à travers le langage. Au fil des pages, il rend hommage à ses parents qui, chacun à sa manière, ont nourri sa vocation littéraire. Si la mère représente l'univers de l'affection et des mots, le père, quant à lui, est enfermé dans un monde de silence, de culpabilité et de mélancolie, silence et mélancolie contre lesquels le poète écrira. Mais ce père en apparence étranger au bonheur et à la création n'encourage-t-il pas son fils à bien apprendre le français à l'école, n'est-il pas celui qui possède les quelques livres de la maison, n'offre-t-

il pas à son jeune garçon une étagère vitrée pour lui donner envie de lire et de se cultiver ? N'est-il pas, enfin, l'auteur des carnets noirs que le fils recevra en héritage et qui trahissent peut-être des velléités d'écriture ?

Le récit de Jean Royer commence avec sa naissance et se clôt sur le spectre de la mort. Entre ces deux pôles, de nombreux événements marquants auront ponctué la vie de l'homme de lettres : la publication du premier recueil à l'Hexagone, les années de journalisme littéraire et culturel au journal *Le Devoir*, l'intérêt enthousiaste pour la littérature des femmes et pour la littérature québécoise en général et surtout le travail considérable accompli dans un genre que Jean Royer a beaucoup pratiqué et qu'il nomme la « critique d'accompagnement ». Il entend par là une forme de critique basée sur l'entrevue qui ne rivalise pas avec la critique savante mais qui l'accompagne et la complète dans la mesure où elle sert à présenter un auteur et son œuvre. Jean Royer a interviewé des centaines d'écrivains au cours de sa carrière, et ce, pour le grand plaisir de ses lecteurs. Le plaisir se renouvelle avec *La main nue*, un joli petit livre à l'écriture sensible, méditative et poétique.

Louise Villemaire

Philippe Gaulin
LE CULTE
TECHNOMÉDICAL
LE PRIX À PAYER POUR QUE
LE VERBE SE FASSE CHAIR
Triptyque, Montréal, 2003,
166 p. ; 20 \$

L'essai s'attache à retracer les sources de l'hégémonie du monde technomédical dans l'univers de la santé et dans la sphère politique. C'est un

signe des temps ! Il ne s'agit pas ici d'une allégorie, mais d'une étude structurale des modifications des systèmes de croyance des *organisations cultuelles* et des comportements qui leur sont associés. Il démontre la place des « sachants », les prêtres, chefs et guérisseurs, de l'Égypte ancienne jusqu'à nos jours, en passant par la Grèce antique. Il retrace les mutations idéologiques des sources du mal et de leur guérison, en soulignant les relais d'une forme de culte à une autre, et même en dégageant le circuit culturel des capitales occidentales, du temple d'Amon au World Trade Center. L'étude de Philippe Gaulin est intelligente, parsemée de références savantes et d'interprétations à-propos sur la migration des signifiants.

L'auteur reprend l'idée de Sigmund Freud voulant que tout être humain reproduit les phases du développement de l'humanité dans son propre développement, et qu'il en va de même pour l'histoire des idées. Plus encore, dans la postface, Philippe Gaulin montre que l'évolution des structures psychiques pathologiques (des symptômes) reproduit le même schéma, mais que le chemin est inverse : plus la pathologie arrive tard dans le temps (dans l'histoire), plus ses sources sont anciennes dans la structure culturelle. Il invoque à titre de preuve un texte de Freud récemment retrouvé (son douzième exposé métapsychologique). Un problème se pose : pour les « étapes » à venir, celles que traversera l'humain, jusqu'où pourra-t-on reculer pour en trouver l'achoppement et l'explication, puisqu'il y a une limite initiale (du moins dans la construction du discours) à toute genèse ? Aussi, il y a un problème avec le concept du

Réel, suffisant pour alimenter la controverse. Philippe Gaulin est manifestement plus freudien que lacanien dans ses références (*Totem et tabou*, *Moïse et le monothéisme*), bien qu'il ait lu et travaillé Lacan. Il lui emprunte une catégorie du Réel sans toutefois l'expliciter de façon claire, parfois en changeant de registre, ce qui engendre de la confusion. Par ailleurs, le choix de l'analyse phylogénétique est critiquable : les grands ensembles de « civilisation occidentale » et des groupes sociaux invoqués sont certes commodes pour la démonstration, mais, hors du discours, n'ont pas l'homogénéité englobante qu'on leur attribue.

Alexandra Liva

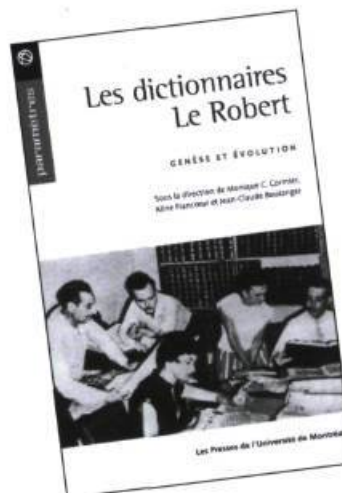
Jacques Derrida
GENÈSES,
GÉNÉALOGIES,
GENRES ET LE GÉNIE
LES SECRETS DE L'ARCHIVE
Galilée, Paris, 2003,
101 p. ; 37,95 \$

Entre le génie convoqué par Aladin et le malin génie, trompeur et puissant, de Descartes, voilà introduit le doute de l'hétéronomie, la gêne de ce qui excède toutes les filiations et l'incroyable et ineffable histoire des tissages de l'œuvre monumentale d'Hélène Cixous : « Plus d'une génie en une », écrit Jacques Derrida. Puis, afin d'ouvrir le *secret secret* de la littérature, proprement hiéroglyphique, cette phrase lumineuse parce qu'énigmatique : « Son écriture [celle de H. C.] me rappelle tous les écureuils du monde ». Ça ronge les sangs. La masculinité du génie, avec *e* muet,

se mue alors en un carrefour de voix, d'accents et de rythmes venant du fond des âges et se précipitant à corps perdu dans un futur inénarrable par le don qu'elle aura fait de ses fonds d'archives scellés – truffés de noix fonds, milliers de pages de rêves... – à la Bibliothèque nationale de France.

C'est en concentrant obstinément son attention sur l'autobiographique *Manhattan*, *Lettres de la préhistoire*, que Jacques Derrida poursuit le secret de l'archive et de l'enjeu du jeter-conserver, proposant une thèse et une méditation : le concept de génie « dérange » l'ordonnance des séries génétiques articulant d'habitude les généalogies. Une scène primitive, survenue à la Bibliothèque tombale de Yale, en 1964, sert ici de point de capiton à une topologie inouïe de la garde, de la conserve, de la perte, du reste. *Lâgènie* de Cixous, comment ne pas la lier aux questions techniques (par exemple à l'impossible classement des morceaux de corpus) et pratiques (quelle écriture se retrouve fiction ? À partir d'où se légitime la divulgation de documents inédits et *inécrits* ?, etc.) de la littérature telle qu'en elle-même l'éternité l'adornent ?

L'immense question du génie de la littérature en tant que « Toute-puissance-autre » se trouve par conséquent à jamais posée, lequel génie, selon la formule de Derrida, « est un don qui n'apparaît jamais comme tel pas plus que ce qu'il donne ». Bref, le génie excède les genres littéraires et les genres sexuels en ce qu'il ouvre un doute radical sur le nœud de la



réalité et de la fiction, serré par la vigilance de l'écriture et de la mémoire, au sortir de la nuit, à la découpe de l'avant-veille.

Michel Peterson

Claudio Parmiggiani
STELLA SANGUE SPIRITO
Trad. de l'italien par Anne et Michel Bresson-Lucas
Actes Sud, Arles, 2003,
313 p. ; 34,95 \$

Le peintre et sculpteur est plus connu de l'autre côté de l'Atlantique, même si, comme il le dit lui-même à la fin de *Stella Sanguie Spirito*, pour l'Europe son art et lui font maintenant partie d'une autre ère, d'un autre monde. « C'est que, à un homme paléochrétien, antique, magique, [...] succède maintenant, pour la première fois, sans transition ni enchaînement, un autre être. [...] Un individu et une société qui ne

se reconnaissent plus dans la culture ni dans l'art, désormais non nécessaires et dont ils pensent pouvoir se passer. » L'artiste répondait à un article paru en 1945 sur la responsabilité des nouvelles technologies dans la mort de la sculpture. Il semble que cette vision pour le moins lucide ne l'empêcha pas d'explorer le « sens égaré » de l'art au cours des années qui suivirent. En attestent les notes de travail et extraits de cahiers qui composent son ouvrage publié initialement en 1995. On y fait d'abord la rencontre d'un artiste dont non seulement la vocation s'est déclarée très tôt, mais la façon, les matériaux dont il se servirait plus tard : la terre, la poussière, l'ombre. L'art ne serait jamais que ce qui est perdu, que ce qui s'écoule, que ce qui est caché. Une exposition de Claudio Parmiggiani représentait par exemple la poussière et les espaces blancs sur les murs dépouillés d'une ancienne exposition. Une sculpture nommée Nord Est Sud Ouest était dispersée dans quatre musées pour démontrer qu'une œuvre ne peut jamais vraiment être possédée, même par l'esprit, qu'elle est toujours le rêve de quelqu'un d'autre. Une autre œuvre se présente comme une boule de terre ; à l'intérieur, insaisissable, comme une graine peut-être, son secret. Paradoxe que ce petit livre puisqu'il va à contresens du silence qui qualifie l'art de Claudio Parmiggiani. L'artiste dit préférer les images aux sons parce qu'elles sont plus silencieuses. Que l'art, aujourd'hui, est fait pour être caché à la collectivité, qu'il doit puiser sa légitimité dans le sentiment de différence et de solitude. Mais nous ne lui en tiendrons pas rigueur. Car ses propos inspirent.

Judy Quinn

Gerald Messadié
LE TOURISME VA MAL ?
ACHEVONS-LE !
Max Milo, Paris, 2003,
61 p. ; 16,95 \$

Depuis septembre 2001, on le sait, l'industrie touristique se porte plutôt mal. Gerald Messadié n'y voit pas là une catastrophe, au contraire. Dans un petit livre qui prend les allures d'un brûlot, il se propose de donner l'estocade à cette industrie du « zapping géographique ». En fait, l'auteur se demande « s'il est souhaitable que le tourisme, tel qu'il fut pratiqué jusqu'aux attentats de New York et Washington, se retrouve à son niveau antérieur quand les temps seront devenus plus euphoriques ». À l'aide d'exemples tirés de ses propres voyages, il se livre à une charge en règle contre l'« Homo turisticus », contre les agences touristiques et contre les transporteurs aériens. Au premier, il reproche entre autres de souffrir d'un besoin névrosé d'évasion, de trouver bien souvent « dans le déplacement un moyen de ventiler des frustrations sexuelles auxquelles il est incapable de remédier dans son propre pays », et de saccager quelques-uns des plus beaux paysages du monde. Gerald Messadié accuse le second d'entretenir une nouvelle forme de colonialisme qui « ne pompe plus le pétrole, l'ébène, le cacao, le coprah, l'or et le cuivre, mais la mer bleue et la peau noire ». Enfin, le troisième est dénoncé pour « avoir rogné à n'en plus finir sur les coûts compressibles, c'est-à-dire le service » et le confort des passagers. Pour ceux qui lui rétorqueraient que l'industrie touristique est nécessaire à l'économie de certains pays du tiers-monde, Gerald Messadié leur répond qu'« asservir des économies

fragiles au tourisme équivaut à les rendre encore plus vulnérables ». En somme, l'auteur reprend à sa manière le discours anti-touristique, voire la fameuse distinction entre le touriste et le voyageur, qui a fait couler beaucoup d'encre de Pierre Loti et Victor Ségalen jusqu'à Hans Magnus Henzensberger, Jean-Didier Urbain et Rachid Amirou. Rien donc de très nouveau à ce sujet si ce n'est le ton employé ici, à la fois polémique et cynique. « Le tourisme n'est pas le voyage. Voire, il est à celui-ci ce que certains accessoires sont à l'amour. Mais bien pire. » Mais qu'est-ce au juste que le « vrai » voyage ? Messadié ne nous le dit pas. On sait, comme le mentionne Jacques Attali dans son dernier livre *L'Homme nomade* (2003), que les véritables forces d'innovation et de création

n'appartiennent pas aux sédentaires mais à ceux qui se déplacent. Reste donc à déterminer, pour autant que cela soit possible, comment devenir un touriste-voyageur idéal.

Pierre Rajotte

Sous la dir. de
Monique C. Cormier,
Aline Francœur et
Jean-Claude Boulanger
LES DICTIONNAIRES
LE ROBERT
GENÈSE ET ÉVOLUTION
Presses de l'Université de
Montréal, Montréal, 2003,
304 p. ; 24,95 \$

Comme le rappelle Monique C. Cormier dans l'introduction du recueil, le dictionnaire est un « objet si familier qu'on néglige de le voir comme objet important d'étude ». Pourtant, c'est le

livre par excellence, celui qui comprend tous les autres puisqu'il renferme les mots de la langue. On a beau le convoquer comme référence, arbitre, caution, il n'apparaît jamais ou presque dans les bibliographies, comme si son usage avait quelque chose de trivial, voire de dévalorisant. Et pourtant, il suffit de lire le texte de l'un des auteurs de la recherche, Jean Pruvost, pour découvrir que Paul Robert lui-même a décidé de rédiger un dictionnaire après avoir éprouvé des difficultés à trouver le mot juste alors qu'il écrivait sa thèse de doctorat.

Cet homme a beau avoir légué son nom à l'un des plus prestigieux dictionnaires de langue française, il n'en demeure pas moins méconnu par ceux qui consultent, dévotement ou anarchiquement, les pages des ouvrages publiés par la maison d'édition qu'il a fondée. Jean Pruvost évoque finement le parcours de l'économiste devenu lexicographe qui, bien qu'il n'ait pas été adoubé par l'Université, n'a pas moins reçu un accueil chaleureux de la part de l'Académie française.

Bien que distinct des autres livres par nature, un dictionnaire demeure cependant un produit éditorial. Il doit, à ce titre, répondre à des attentes et faire l'objet d'une promotion efficace. Dans le présent essai, les contributions de Jean Pruvost et de Danielle Candelle le montrent clairement : cette dernière dresse un bilan intéressant de la réception critique de la première édition du *Petit Robert*.

Pour Alain Rey, la publication du *Robert* n'a été rien moins qu'une révolution tranquille. Nous la (re)vivons avec plaisir et enthousiasme en lisant l'ouvrage dirigé par Monique C. Cormier.

Sylvain Brehm

LES CORRESPONDANCES D'EASTMAN

*A*iguisez vos plumes...
 pour la plus originale des fêtes estivales !

- Circuit de chambres et de jardins d'écriture
- Expositions d'art visuel
- Ateliers de création
- Marché du livre et de l'écrit
- Spectacles, lectures, films et rencontres littéraires avec :

Martine Audet
Lise Bissonnette
Marie-Claire Blais
André Brochu
Louise Dupré
Dany Laferrière
Christiane Lahaie
Robert Lalonde
Maryse Latendresse
Louise Portal
 et plusieurs autres !

Du 20 au 22 août 2004

Venez faire la java des lettres à Eastman !

RENSEIGNEMENTS : (450) 297-2265
INFO@LESCORRESPONDANCES.CA

WWW.LESCORRESPONDANCES.CA